

EN MARGE DU JOURNAL
DE MICHELET¹

Cette déconvenue que nous ressentons d'abord, à peine ce *Journal*² ouvert, il faut la confesser tristement « comme la chose du monde la plus triste³ ». Nous voilà, tels que nous a fait cette génération post-freudienne et gidienne, qui a confondu la personne humaine avec l'individu sexué, et que ne retient plus, dans les secrets d'une vie, que la part la plus animale de l'être. Le reste l'assomme.

Or, ce qui ravale et diffame un grand destin apparaît à peine ici. Mais notre déception ou plutôt notre malaise a une plus profonde raison : en fait ce *Journal* de Michelet est d'une lecture presque intolérable par la comparaison accablante qui s'impose à nous entre le Français libéral de 1848 (ce premier volume s'arrête à cette date) et ce qui y correspond aujourd'hui en France. Les hommes de l'autre bord, eux, n'ont guère changé. Ils ont jeté du lest, consenti aux sacrifices nécessaires. Mais les privilèges entretiennent chez les privilégiés les mêmes idées, et les mêmes passions, et les mêmes défenses qu'il y a cent ans. Quelle figure ferait ce Michelet de 1848 dans la France de 1959 ? À quel parti s'agrègerait-il ? Où sont ses héritiers ? Ah ! grand et pauvre homme, comme tu t'es trompé ! Tu croyais assister à l'écroulement de l'Église, mais aussi du christianisme, et au triomphe de la Révolution. Tu n'ignorais pourtant pas ce qui se passait sous tes yeux, dans l'Église de France : Lacordaire, Montalembert, le baron d'Eckstein étaient de tes amis. Et aussi, je crois, le jeune Gratry⁴. Tu assistais à ce dégagement bien

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 2 mai 1959, n° 680.

2. *Journal I (1828-1848)*, Gallimard, 1959.

3. D'après Pascal, *Pensées*, L. 11 ; B. 194.

4. Ferdinand d'Eckstein (1790-1861), après sa conversion, devint un serviteur ardent du trône de Louis XVIII et de l'autel. Il avait fondé, en

timide encore d'un christianisme authentique face au christianisme politique dénoncé par toi avec une juste haine. Ce mince filet jailli du mouvement de *L'Avenir*, en 1830, a coulé avarement à travers le second Empire et la Troisième République, mais il n'a jamais tari. Et aujourd'hui, ce qui subsiste de plus vivant à gauche en France, il faut bien convenir que c'est une poignée de chrétiens, et que ce sont eux qui, à notre époque, te ressemblent le plus.

Et ce qui est mort, c'est précisément cette Révolution dont tu saluais la victoire avec des accents enivrés. Car la Révolution a eu lieu : la vraie, celle qui fait table rase, et après laquelle le passé ne repousse plus. Elle a triomphé sur les cadavres des mencheviks et des socialistes, fils de ton esprit. Le marxisme n'a pas vaincu le monde capitaliste. Ce qu'il a détruit, c'est le libéralisme issu de ta pensée. Tu as été calomnié, et assassiné mille et mille fois en la personne de tes descendants. Il ne reste rien de toi, sinon chez ces quelques chrétiens de gauche dont tu avais prophétisé la disparition.

Le Michelet de ces années-là opposait l'univers chrétien de la grâce à l'univers de la justice et, dénonçant les crimes de l'Inquisition, il écrivait : « S'il y a un enfer et dans l'enfer un dernier degré, qu'il soit pour ceux qui arrentent au Dieu intérieur de l'âme, qui font vivre l'homme en détruisant l'homme, afin de pouvoir le montrer humilié, changé, CONVERTI comme ils disent. Et que dire si ce changement est sincère, si l'homme à la longue perd sa personnalité... » Eh bien, que verrait-il aujourd'hui, Michelet ? Où donc se pratique, avec un art que l'Inquisition ignorait, ce viol du dernier retrait de la conscience humaine ? Ce qu'il aimait a été détruit au nom d'une révolution qui incarne tout ce qu'il haïssait. Le christianisme, ce mythe condamné, selon lui, et qu'un nouveau mythe devrait remplacer, demeure dans notre sombre monde le seul garant de cette liberté de l'esprit pour laquelle Michelet s'est battu. Et si l'humanité n'a pas finalement perdu la partie, c'est que le levain chrétien continue de

1826, le journal *Le Catholique*. Le père Alphonse Gratry (1805-1872), philosophe et moraliste, fut membre de l'Académie française.

travailler la pâte humaine et de donner un sens à « la triste et sauvage histoire des hommes » (c'est un mot de Michelet).

Pour lui, il l'a perdue, cette partie qu'il avait jouée dans la bataille des idées. Et il a été le témoin de sa défaite. Quant à sa partie personnelle d'écrivain et d'historien, celle-là, il l'a magnifiquement gagnée et ce *Journal* qui m'incite à relire ses préfaces et des pages de son histoire nous le rend plus proche et plus cher que jamais.

À dix-huit ans, une seule note de Barrès, dans *Sous l'œil des barbares*, avait suffi, comme c'est étrange ! à m'orienter vers Michelet. Je la connais encore par cœur : « Petites phrases de Michelet si pénétrantes, brûlantes du culte des groupes humains⁵. » Le style de Barrès a là une de ses sources. Et d'abord aucun historien de France n'a plus que Michelet vécu dans un contact étroit, physique avec la terre dont il se fait le héros. Michelet a été l'un des derniers voyageurs en diligence (il monte pour la première fois dans un train le 26 août 1834, en Angleterre). Nous saisissons mieux à le lire que la facilité des communications est en raison inverse de la connaissance que nous prenons d'un pays. On dirait que Michelet en voyage promène avec une lente tendresse ses mains sur un visage aimé. Il interroge, il déchiffre chaque monument, chaque église. Comme il fait parler les êtres, au hasard des rencontres, il écoute les pierres.

Et sans doute leur fait-il dire ce que sa passion exige. Il entend les voix monter des entrailles de cette terre, qu'appellent sa haine et son amour. Il n'importe : cette rage contre le passé que malgré tout il chérit est si visible que nous départageons sans peine la vérité et le mensonge. Et comme c'est la défense de l'homme qui l'inspire, comment ne lui serions-nous pas indulgents ? Il s'efforce, écrit-il dans une préface, de « tenir son cœur au plus près de la justice⁶ ». Oui, et cela l'absout de tout. Certains mots de lui qui pourraient faire sourire et se

5. *Sous l'œil des barbares*, VII, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, I, Club de l'honnête homme, 1965, p. 124.

6. *Histoire de la Révolution française*, I, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 8.

moquer nous touchent parce que c'est lui qui les trace d'une main tremblante. Par exemple, dans la préface de 1868 à l'*Histoire de la Révolution* : « Mon papier semblait enivré de mes larmes⁷. »

Non que tout soit pur dans ces bouillonnements. Michelet coupe les derniers liens qui le rattachent encore au christianisme, presque au même moment que Victor Hugo. Ils sont à peu près contemporains (Michelet est l'aîné de quatre ans). Tous deux ont des rapports étroits avec la dynastie régnante. Tous deux aussi sont livrés au démon de midi. Ces confidences sexuelles que le lecteur du *Journal* cherche en vain de page en page n'apparaissent que très voilées, et pourtant ici le sexe est partout. Lui surtout, n'en doutons pas, anime sourdement Michelet contre la religion du péché originel et du prêtre condamné à la chasteté et qui y condamne les autres, mais qui tient la femme et l'enfant en son pouvoir. Tout le long du *Journal* cette haine transsude – une rancune qui ne pardonne pas. Car le voici à cinquante ans « au seuil de cet affreux supplice, la vieillesse⁸ » et voué aux amours ancillaires dont sa fille lui fait honte. Tout est fini. Il est veuf. Il perd une amie chérie, Mme Dumesnil. Celle qui doit venir, l'abusives, la mante religieuse, n'est pas là encore⁹.

Cet amour charnel dont il est possédé et qui l'étouffe, il le déverse, il le dégotge en quelque sorte sur son peuple, sur sa race, sur toute l'humanité : « Puisque enfin tout doit mourir, commençons par aimer les morts ! » Et de fait, après la mort de Poinso, l'ami de son adolescence, les promenades solitaires de Michelet le mènent souvent au Père-Lachaise. Il dépose (ô Guillemin !) une couronne sur la tombe abandonnée de

7. *Ibid.*, p. 11.

8. Dès 1929, Mauriac connaissait cette formule du *Journal*, pour l'avoir lue dans le *Jules Michelet* de Daniel Halévy (Hachette, 1928, p. 68). Voir *Dieu et Mammon*, in O.R.T.C., II, p. 794.

9. Paul Viallaneix cite deux prénoms de bonnes, Marie et Victoire dont Michelet « obtient les faveurs » (*Journal*, I, p. 46-47). Sa première femme était morte en 1839. Mme Dumesnil, son amie depuis 1840, mourut deux ans plus tard. Né en 1798, Michelet a cinquante ans lorsque Athénaïs Mialaret, « l'abusives », se présente chez lui. Il l'épousera en 1849.

Benjamin Constant. Et comme nous avons vu Simone Weil évoquer les millions d'esclaves crucifiés dont les croix se sont dressées avant celle du Christ et ne pouvoir s'y résigner, Michelet se demande : « Pourquoi ne me souviendrais-je pas d'avoir été l'homme de misère qui traverse l'esclavage antique, le servage du temps des croisades, l'ouvrier des temps modernes ? Si tout cela n'est pas moi, je me sens une compassion assez vraie, assez immense pour endosser toutes ces douleurs. »

Il écrit cela pour lui. Ce n'est pas un effet qu'il cherche. L'amour l'étouffe. Il y a dans ce journal d'un homme qui touche à la cinquantaine une note de tendresse qui ne trompe pas quand il resonge à son adolescence : « Charme de la première amitié. La parole et le papier ne me suffisaient jamais. Nous nous conduisions bien avant dans la nuit¹⁰... » (C'est de Poinso qu'il s'agit, que la phtisie emporta très tôt, comme dans notre propre vie tant de jeunes êtres dont nous sommes seuls à connaître encore le nom.) L'homme de cinquante ans qui note cela pour lui seul, qui remonte à cette source, nous l'en croirons quand il fera profession d'aimer toutes les victimes du passé et nous-mêmes, à propos de qui il écrivait : « Tendresse inquiète pour la postérité. »

Avec ses vertus et ses misères, qui incarne mieux que Michelet le génie d'une France que nous aimions ? Mais en qui le retrouvons-nous aujourd'hui ? Michelet est mort. Et c'est infiniment plus que lui qui est mort. Il écrit, à Francfort, que Rothschild, le fameux banquier qui sait tout, qui prévoit tout, car il connaît toutes les fortunes de tous les princes, n'a pourtant pas prévu la Révolution de Juillet, parce qu'il ne sait pas qu'il se trouve toujours à Paris dix mille hommes prêts à se faire tuer pour la justice. Ces dix mille hommes eux aussi ont disparu. Du vivant même de Michelet, ils ont été massacrés aux journées de Juin, et ce qui en subsistait fusillé en 71. Et puis leurs enfants ont servi entre 14 et 18, à gagner dix kilomètres, reperdus le lendemain, et l'opération coûtait ce qu'elle coûtait : près de deux millions de jeunes vivants au

10. *Journal*, I, p. 626.

total. Cette flamme qui vacille sous l'Arc de Triomphe veille la cendre de tout un peuple. Il y a encore des socialistes. Je doute s'ils lisent Proudhon ou Michelet. Et comme ils ne lisent pas non plus Karl Marx... Il ne reste plus en France d'artisans comme le père de Michelet, l'imprimeur, auquel le *Journal* consacre une page admirable au moment où le vieil homme agonise. La race en est perdue.

Ce que Michelet a cru vivant est mort et il l'a vu mourir en juin 48, au coup d'État, en 71 ! Ce qu'il a cru mort : le christianisme, continue de vivre et de sauvegarder l'espérance du monde. Sa haine du Moyen Âge « dont les saints, écrivait-il, pleurent toujours dans leurs niches de pierre... » lui a dissimulé que le christianisme, pratiqué au long des siècles par des hommes qui ignoraient le terme même de liberté de conscience, ne saurait être tenu, en tant que doctrine, pour responsable de ces crimes contre l'humanité, que l'humanité continue de commettre aujourd'hui encore, au nom de tous les principes successifs qu'elle a crus vrais, avec une invention féroce qui est une constante de sa nature depuis qu'il y a des hommes et qu'ils s'entre-tuent et s'entre-torturent.

Fils de Rousseau (plus que de Voltaire quoiqu'il s'en réclame), Michelet a vécu d'illusions sur l'homme nouveau enfin séparé de la grâce, et relevant de l'unique justice, malgré tous les démentis de l'histoire, de celle qu'il racontait d'abord ; mais celle dont il fut l'acteur et dont il fut le témoin, après juin 1848, lui ouvrit les yeux de force. Il soupira : « Que ce jour soit retranché ¹¹ ! » Il ne lui restait plus que de répéter : « Malaise universel ! Sublime tristesse du monde ! »

Malgré tout, comme il demeure grand ! C'est à lui que je dédie ce qu'il disait un jour au Collège de France, à propos de Rabelais et de Voltaire : « Dieu est comme une mère qui aime que son enfant soit fort et fier et qu'il lui résiste. Aussi ses favoris sont ces natures robustes, indomptables qui luttent avec lui comme Jacob, le plus fort et le plus rusé des pasteurs. »

11. Ajoutons : « ... du siècle. » Mauriac ne traduit que partiellement ce que Michelet avait exprimé en latin : « *Excidat illa dies aevo* », à la date du 23 juin 1848, *ibid.*, p. 693.